

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 25 (1988)
Heft: 915

Artikel: Dialogue : Curzio Chiesa, philosophe
Autor: Baier, Eric / Chiesa, Curzio
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1018277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Curzio Chiesa, philosophe

Eric Baier — La philosophie en Suisse romande, à Genève en particulier, se trouve un peu à la croisée de deux grands courants: l'un provient du monde anglo-saxon, l'autre du monde continental. Après le départ de deux professeurs comme Jacques Bouveresse et Manfred Franck, le département de philosophie à Genève n'est-il pas sur le déclin ?

Curzio Chiesa — Non, certainement pas, d'une part Bouveresse a conservé une partie de son enseignement. D'autre part, par le jeu des nouvelles nominations, on a vu apparaître un spécialiste de la philosophie anglo-saxonne comme K. Mulligan, ce qui est très intéressant. Enfin, le successeur de Manfred Franck sera nommé prochainement.

Je crois plutôt pour ma part que le danger qui guette l'enseignement de la philosophie est la demande de plus en plus insistante de philosophes «généralistes».

On confond la philosophie avec la culture générale. Ce qui fait aujourd'hui recette de la façon la plus dommageable, ce sont les cours d'une sorte de philosophie de service destinée à des étudiants qui se consacrent principalement à d'autres disciplines. Ces cours créent l'illusion d'une maîtrise, ils ne créent pas la maîtrise elle-même.

— N'y a-t-il pas une forme d'élitisme à vouloir à tout prix préserver la philosophie de tout contact avec la foule profane ?

— Je me suis mal exprimé. Je ne réserve pas «à priori» la philosophie à une élite, je constate simplement que ceux qui s'y intéressent ne peuvent pas être très nombreux et ne l'ont d'ailleurs jamais été, car elle implique un long et laborieux apprentissage technique. Selon moi, la philosophie n'a rien à voir avec une vision du monde. Certainement, tous les hommes ont besoin de se forger une représentation du monde dans lequel ils vivent, mais cette demande très générale ne recoupe pas du tout le fait d'étudier les problèmes philosophiques. Notez qu'en proposant cette définition de la philosophie, je ne pense pas être représentatif de ce que pensent de leur

profession la majorité des philosophes.

— C'est difficile à admettre. Cette technicité de la philosophie que vous constatez contredit l'idée généralement répandue (par exemple chez les existentialistes) que les philosophes répondent aux grandes questions que se posent les hommes (la mort, la conscience, l'absurde).

— Il est vrai que pendant des siècles, la philosophie a consisté à produire des grands systèmes de représentation du monde. Avec Kant, Hegel et Marx, on a atteint le seuil de possibilité de ces grands systèmes. Je veux vous donner un exemple de cette technicité de la philosophie et de l'impossibilité dans laquelle elle est de proposer des instruments pour mieux gérer la destinée humaine. Vous savez que l'historien Philippe Ariès s'est beaucoup intéressé à la représentation de la mort et aux coutumes mortuaires dans nos sociétés. Lors d'une interview et alors qu'il venait de traverser un deuil privé, on lui a demandé si ses travaux antérieurs lui avaient permis d'affronter la mort autrement. Il a répondu par la négative.

— Mais alors, si la philosophie ne répond pas à nos états d'âme, de quoi parle-t-elle ?

— Elle parle de choses qu'il est difficile de traiter dans une «interview». Je crois que la philosophie accumule un savoir théorique sur d'autres disciplines comme les sciences humaines, sans pour autant être réduite seulement à une sorte d'épistémologie des sciences humaines. Certes, elle comporte un travail de réflexion sur le savoir scientifique en général, mais aussi sur le savoir quotidien et familial (ordinaire). La tradition philosophique issue de Frege, Wittgenstein, Russell (qui est une transformation, plutôt qu'une révolution de la tradition philosophie de Platon, Aristote, Thomas d'Aquin, Hume, Kant, etc) envisage la philosophie comme une activité de clarification conceptuelle qui s'articule sur une analyse critique du langage. Je peux citer ici cette remarque de Jacques Bouveresse dans son livre «Le philosophe chez les autophages»,

éditions de Minuit: «La force de la critique de Wittgenstein provient en grande partie du fait qu'elle renonce délibérément à toutes les prétentions universalisantes et totalisantes qui ont pour effet de dépouiller la critique elle-même de toute espèce de légitimité, de point d'appui et finalement de signification» (p. 150). Le philosophe est celui qui appréhende de façon claire des problèmes techniques.

Post-scriptum — Après l'entretien, C. Chiesa nous a fait parvenir le complément suivant: «Je me suis interrogé sur la question délicate de la tension entre recherche philosophique et vulgarisation. Il est vrai qu'il y a une demande de culture philosophique (à la Faculté des Lettres et dans d'autres facultés, par exemple SES, droit, sciences). La demande est légitime et il faut y répondre. Le danger qu'elle pourrait comporter, si danger il y a, c'est que cette demande de culture philosophique monopolise les ressources destinées à la philosophie, aux dépens de la recherche "scientifique"». ■

ECHOS DES MEDIAS

Un service de presse zurichois observe attentivement l'évolution médiatique et l'activité de journalistes classés à gauche tels, par exemple, Roman Brodmann, Günther Wallraff, Niklaus Meienberg. *Medienkritik* donne ainsi le grand frisson à ses lecteurs, situés à droite de l'échiquier politique.

L'assemblée du 23 septembre de l'Association suisse des éditeurs de journaux se prononcera sur le lancement d'une campagne de la presse suisse pour la jeunesse.

Le périodique conservateur *Schweizerzeit* récolte des fonds pour diffuser une première édition spéciale à gros tirage sur les dessous de l'initiative pour la suppression de l'armée et les intentions de ses partisans. Ça commence bien.